



JACQUES LE VOLEUR

Bonne chance !

Il était onze heures du soir ; la pluie tombait par torrent, une pluie froide, glacée, du mois de novembre. Le vent mugissait avec violence, les arbres de la forêt s'entrechoquaient avec un bruit sinistre.

De la misérable cabane cachée au milieu des taillis, un homme, couvert d'un long manteau, sortit et s'enfonça brusquement dans la forêt.

— Bonne chance ! répéta la vieille mégère en refermant la porte.

Où va-t-il, cet homme, dans cette campagne sauvage, à cette heure de la nuit ? Pourquoi cache-t-il sous ses vêtements un long couteau bien aiguisé et une lanterne sourde ?

Il manquera quelque chose demain, dans les fermes du voisinage.

L'homme que nous venons de voir, c'est Jacques le voleur ; cette femme qui l'accompagne à la porte, c'est sa mère.

* *

Jacques était un garçon solide et robuste ; une espèce de géant. La figure sombre, les yeux méchants, c'était la terreur du canton, et quand le soir, au coin du feu, on parlait de lui, on disait : Jacques le... vous savez ! On n'osait jamais ajouter le qualificatif, car Jacques avait le poignet solide et la vieille... jetait des sorts.

Il n'avait pas toujours été méchant, ce Jacques ; la vieille n'avait pas toujours été sorcière — d'ailleurs elle ne l'a jamais été — Cette famille avait été honorée dans le pays alors que le père était honnête, mais un jour, un malheur, un accident, il n'y avait pas de sa faute... il avait été provoqué... l'huissier qui voulait saisir les meubles avait été insolent... et le couteau, le long couteau... s'était égaré, avait plongé trop avant dans une poitrine... il était sorti tout rouge... dégoûtant de sang... et les juges... la cour... le pénitencier pour la vie...

Jacques, à l'âge de onze ans, avait pour mère la femme d'un assassin ; il était le fils d'un forçat.

C'était fini. Les enfants, ses amis de la veille, s'éloignaient de lui avec horreur en criant : " Ne nous tue pas. " Les bonnes voisines lui demandaient par la fenêtre : " As-tu des nouvelles de ton père ? " etc., etc. A l'école du village, le maître, une bonne pâte d'homme, lui donna vertement son congé. Il voulut travailler et on lui refusa de l'ouvrage. Il souffrait sans se plaindre, pleurait sans verser de larmes.

Un matin, il se leva métamorphosé. Bon, la veille, il s'était éveillé méchant.

— Le monde me méprise, dit-il, et bien, je me vengerai.

Et chaque jour il errait dans les campagnes, dans la forêt, serrant sur sa poitrine le couteau, le long couteau qui avait servi à son père. Il murissait un plan de vengeance ; il lui fallait tuer dix, vingt, cent personnes, et ensuite !... Mais un soir, comme il revenait fatigué, brisé, d'une longue course, il dit à sa mère :

— J'ai faim.

Et elle, les yeux brillants, sauvages, lui répondit :

— La bourse est vide, il n'y a plus de pain ici, mais il y en a chez les voisins.

Jacques sortit, et le lendemain on faisait bombe dans la chaumière.

D'assassin qu'il voulait être, Jacques était devenu voleur !

* *

Chaque soir, nouvelles visites, bien fructueuses ; l'argent s'entassait rapidement dans la grande armoire ; les vivres ne manquaient jamais. La mère

encourageait son fils, elle était devenue méchante, elle aussi. Chose étrange ! ces deux êtres misérables et méprisés, complices en tout, s'aimaient comme une bonne mère aime son fils, comme un fils aime sa mère. C'était plus que cela même : comme une lionne aime le lionceau traqué par le chasseur. Ses yeux devenaient rouges quand elle regardait son fils.

* *

Mais ce soir, la mère, la lionne, était inquiète. La nuit était propice, il est vrai, car la lune ne brillait pas, mais elle avait un pressentiment... un malheur est si vite arrivé... les voisins se tenaient si bien sur leur garde.

Jacques s'avançait toujours ; il avait son but, il connaissait le chemin. Il y avait bon exploit à faire ; comme besogne, la mère serait contente.

Le hangar, bien rempli de grain, était situé loin de la maison... du propriétaire. Il y avait du blé en abondance, des légumes, etc. Ouvrir la porte, peu de choses, c'est si facile. Se mettre à la besogne, c'est si facile encore. Les sacs, les fameux sacs, déjà éprouvés tant de fois, s'emplissaient rapidement.

Tout à coup, un bruit sec, un cri de douleur péniblement comprimé. Un piège avait été tendu par le fermier défiant. Piège solide qui retenait la jambe du malheureux Jacques comme dans un étai. Les dents de fer s'enfonçaient dans la chair, le sang coulait, et pour comble de malheur Jacques, au moment du choc, avait laissé tomber sa lanterne, le verre s'était brisé, le feu s'était communiqué à la paille, l'incendie commençait.

Jacques eut des crispations nerveuses, effrayantes ; il avait la figure d'un démon. Dans une seconde, il entrevit ce qui allait arriver. Dans cinq minutes, dix au plus, les flammes perceraient le toit ; les murs, planches minces, allaient s'effondrer, les voisins accourraient, environneraient l'établissement en feu, et ils le verraient, lui, Jacques, retenu par des ressorts d'acier, au milieu des flammes ; ils verraient le feu s'acharner à sa chair, la graisse pétiller, brûler comme la poudre ; ils entendraient ses cris de douleur, et lui, Jacques, entendrait à son tour leurs cris de malédiction, d'imprécation ; il entendrait leurs ricanements, leurs cris de joie, et partout : Mort au voleur, à l'incendiaire.

Et quand il serait mort, on irait à la cabane : on ferait des perquisitions, on trouverait l'argent, on comprendrait le vol, et la mère, sa mère, serait arrêtée, sa mère qu'il aimait tant serait arrêtée, jugée, enfermée pour toujours peut-être.

Oh ! non, cela n'arrivera pas. Il y a encore un moyen, mais il faut se hâter. N'a-t-il pas son couteau ?... le couteau de son père... et vite il tire cette lame, acier brillant, acier bien tranchant. Vite, vite, le feu se propage... allons... un peu de courage !...

Froidement — Jacques était revenu lui-même — regardant son couteau avec respect, il l'embrassa avec passion, et il entreprit de se... couper la jambe, la jambe prise dans l'étai d'acier.

Le couteau est bien aiguisé et pénètre facilement dans la chair. Le sang coule, la douleur est horrible, mais qu'importe !... la mère sera sauvée.

Le feu prend à ses cheveux, à ses vêtements, qu'importe, le couteau travaille toujours. Il faut se maîtriser, se raidir... la faiblesse... c'est si dangereux. Les os de la jambe se brisent, craquement sinistre, les flammes pétillent, les paysans ne sont pas loin, on entend leur cri : Au feu !

Il faut se hâter. Vite ! encore un effort, le toit va crouler, les flammes deviennent ardentes, la chair grille. C'est fait ! En avant !

Jacques se vautre sur le sol ; il ne peut marcher, il n'a qu'une jambe. Rampant comme une vipère, il s'enfonce lentement dans la forêt et arrive à la chaumière.

Il était temps.

* *

Tout était brûlé. Il fallait trouver le coupable, et c'était facile. En suivant la trace de sang, on ne devrait pas se tromper.

L'huissier, les aides, les citoyens en furie, pénétrèrent dans la maison et restèrent anéantis, épouvantés.

Devant eux, Jacques, couché sur le ventre, l'écume à la bouche ; et une vieille femme, couchée également, les yeux d'une bête fauve, la figure rouge, léchait, de sa langue de lionne, la chair saignante et meurtrie, et se grisait du sang qui s'échappait encore de la jambe coupée de son fils.

Jacques était mort.

Sa mère était folle.

Matthias Filiano

LOIN DE SON PAYS

C'était en 1890 ; fatigué du régime monotone de la vie d'étudiant, et désireux d'aventures, j'avais résolu de tenter une course dans l'ouest des Etats-Unis. De toutes les villes américaines, dont j'avais suivi les phases historiques, Chicago, avec sa vaste population, ses bruits d'enfer, ses faubourgs redoutables et dangereux, ses quartiers qui nous rendent muets d'admiration, et enfin son lac immense dont le murmure océanique rend un éternel hommage à la Reine qui le domine ; Chicago m'avait tacitement entraîné vers elle, et de longtemps je désirais visiter cette étonnante cité, que j'avais maintes fois entrevue dans mes rêves. La question du temps se dressait devant moi comme un spectre malfaisant, car j'étais en dernière année, et de près le terrible examen final me prêchait l'amour du travail. Qu'importe ! j'appartenais à cette catégorie d'élèves qui ne comptent les mois que lorsqu'ils sont passés, et qui les considèrent comme de petites machines à éternelle répétition. Me promettant donc que ce serait le dernier clou à poser au cercueil de ma vie de bohème, je partis à tous hasards, me confiant pour beaucoup à ma bonne étoile qui, depuis, est disparue de mon ciel devenu sombre et orageux.

Il m'en souvient encore ; il était huit heures quand, par un beau soir du mois d'août, la locomotive s'ébranla pour me porter vers des centres en destination desquels je devais traverser des prairies fertiles, de vastes plaines, des landes désertes et sauvages, où vivent des groupes de créatures humaines qui semblent ne connaître d'autres lois que quelques coutumes barbares, et d'autre punition que la terrible lynch. Un vieil ami m'avait accompagné jusqu'à la gare, et ce ne fut pas sans émotion que je lui dis un long " au revoir, " en lui pressant chaleureusement la main. Je reviendrai, lui dis-je, quand le soleil de novembre, avare de ses rayons, engourdira la nature de mon pays ; je reviendrai, quand les rigoureux aquilons détacheront de leurs rameaux les feuilles jaunies de l'automne pour revêtir le sol des forêts d'un nouveau manteau de tristesse ; je reviendrai quand les ruisseaux des prairies n'auront plus de leurs chants cristallins à entonner et qu'ils dormiront sous leurs couvercles de glace. Puis encore un mot, et déjà la réponse était perdue, et moi je filais vers le grand inconnu.

Je n'ai jamais été l'ami de l'émigration canadienne aux Etats Unis, et j'étais à peine parti que je songeais que, dans mes pérégrinations, je pourrais peut-être convaincre quelques malheureux compatriotes de retourner vers les rives de leur pays natal.

Je descendis d'abord à Bay-City, gentille ville de l'Etat du Michigan, où l'élément canadien a acquis une certaine importance. De là, je visitai Marquette, Oscoda, Flynn et Saginaw. Je passai dans l'Ohio, où je fis un court séjour à Toledo et, quelque temps après, ayant vu le Pactole couler dans ma bourse pour quelques réclames politiques que j'avais faites sur les hustings démocrates, je me dirigeais vers l'Ouest, en route pour Chicago. Je passai dix jours dans cette ville, la plus hospitalière du monde, si l'on considère les éléments hétérogènes qui y sont réunis et qui vivent dans un accord relativement enviable. La chaleur presque torride, même à la fin de septembre, me chassa bientôt de cette fournaise vivante, et c'est dans Détroit la belle que je voulus aller me reposer, puisque dans cette ville, que j'avais d'abord étudiée à